**Extrait : L’homme en proie aux images.** Californianclichés.*L’arbre à dires.* Albin Michel 1998, p. 107-111

L’homme en proie aux images

La photographie capte l’instant et le fixe pour l’éternité. Là est le drame : elle assèche le temps, qui est expression de vie. Elle tarit tout ce qui, flux, s’écoule, passe, doit s’écouler, passer — et dès lors ne va plus s’écouler, passer.

Saisi par l’objectif et, ainsi, ravi au temps, ce monde au cours changeant, ondoyant, incertain qui est le nôtre, en demeure interdit, figé dans son objectivité. La prise (l’emprise) photographique le voue au trou noir de l’immuable.

Pourtant, ni l’image qui me représente n’est moi, ni celle qui m’offre le spectacle de la nature n’est la nature. Pas plus moi que la nature nous ne nous y reconnaissons ; mieux, elles nous dépossèdent, moi, de moi, et la nature, d’elle- même. Sidérant les forces qui concourent à nous faire être, elles pétrifient de surcroît l’obscur travail de la mémoire comme celui de la psyché.

C’est elle, la photographie, au bout du compte qui nous devient mémoire et psyché, mais juste mesurées à l’aune et au poids d’une pellicule, ou d’une épreuve-contact.

Jamais une photographie ne me restitue, d’une personne ou d’un lieu, l’image que ma mémoire en garde. Cela, que j’y vois reproduit, me reste étranger, nulle communication entre nous. Elle n’existe, cette image, qu’à l’état d’entité fermée sur elle-même, ne représentant qu’elle-même. *L’image est autiste*.

Ou alors, s’il y a communication, celle-ci s’engage sur le malentendu de ce qu’il est entendu que je doive reconnaître et qui est supposé aller de soi. Dans ce cas, je joue au jeu inconscient et hypocrite de celui qui voit, non ce qui est, mais ce qu’il est censé voir — ou ce qu’il projette sur ce qu’il voit.

L’imagination est certes libre d’y trouver prétexte à s’exercer, de prendre du champ et jusqu’à, se tournant vers d’autres horizons, la clé des champs.

Quand bien même j’y figurerais, une photographie atteste la réalité sans moi. Mais quelle réalité est-ce que cette réalité ectoplasmique, cette réalité qui vous procure l’impression bouffonne et inquiétante d’être peuplée de fantômes ? Vidant gens et choses de toute vie, les gelant pour l’éternité, qu’est-ce ?

Ce qui me regarde, quand je regarde une photographie : le néant qui *s’envisage*, se fait une tête pour me faire face. Sûr que le monde est une maison hantée, mais tout de même! Plus sûre- ment, en revanche, un cliché est le masque sous lequel son non-sens nous dévisage.

Une photographie ne nous donne pas à voir le monde : miroir, elle n’en restitue que l’apparence, ne crée qu’une sphère virtuelle de reflets autour de l’homme. Orphée qui s’ignore et descendu au cœur du Tartare pour en ramener il ne sait quelle Eurydice et ne fait qu’errer finalement parmi des âmes rien moins qu’en peine, l’Homme. L’Homme qui, à trop vouloir connaître le monde et ses arrière-cours par le truchement de l’image, s’immerge dans l’enfer des faux-semblants.

En posant devant l’objectif nous nous exposons. À quoi? Qui saurait le dire? Au néant. À quelque chose comme le regard de notre mort.

Observons-nous en train d’observer notre portrait une fois tiré et l’impression qu’il nous dis- pense : sur nous, comme des paupières se sont refermées et néanmoins, à la fois étanches et translucides, elles laissent toujours filtrer le regard qu’elles abritent, lequel continue à nous toiser. Du reste...

Rien ne différencie une photographie faite de nous, vivants, d’une photographie de nous morts. Des images prises dans une morgue le prouvent tout en témoignant d’un aboutissement insurpassable.

L’art photographique y trouve son couronnement, il y est à son sommet.

De ce fait, la photographie trahit son caractère de fétiche. Qu’est-ce qu’un fétiche ? Un objet qui, avec ses propriétés spécifiques, cumule celle d’entretenir des rapports avec des puissances occultes, un univers de secrets et de mort, dont il devient le signe et le suppôt. Nul doute que cette définition ne s’applique à la photographie et nul doute que celle-ci ne réveille l’instinct fétichiste de l’homme, ne réponde à son besoin fétichiste de détenir par elle une parcelle de ce pouvoir.

Il n’est que de songer aux soins et au respect dont nous entourons nos photographies ; ou aux usages, soit de magie noire soit de magie blanche, auxquels certains d’entre nous les destinent ; ou cet emploi courant qui les fait disposer au-dessus des tombes comme si, dans sa vie posthume, elles devaient veiller sur le cher défunt et en même temps servir de moyen de communication avec lui.

Le voyeur éhonté et sacrilège qui dort en l’homme ne pourra jamais se passer d’images.